

De la position ecclésiastique et religieuse des anciens-catholiques

Autor(en): **Michaud, E.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue internationale de théologie = Internationale theologische Zeitschrift = International theological review**

Band (Jahr): **13 (1905)**

Heft 51

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-403625>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DE LA POSITION ECCLÉSIASTIQUE ET RELIGIEUSE DES ANCIENS-CATHOLIQUES.

J'ai précisé précédemment la position *théologique* des anciens-catholiques¹⁾. Je dois indiquer, dans la présente étude, en quoi consistent leur position *ecclésiastique* et leur position *religieuse*.

I. Leur position ecclésiastique.

1° L'Eglise ancienne-catholique n'a pas la prétention d'être, à elle seule, *toute l'Eglise catholique* ni *la seule Eglise catholique*, mais seulement *une* Eglise catholique : Eglise très petite même, par le nombre de ses adhérents, elle l'avoue très franchement ; mais, sachant que les questions de nombre n'ont rien à faire avec la religion, elle s'efforce de viser à la qualité et non à la quantité, c'est-à-dire à la possession intégrale de tout ce que le Christ a bien voulu communiquer à ses disciples pour les aider à vivre, dès cette terre, de la vie divine. L'Eglise ancienne-catholique a la conscience d'être fidèle à la garde du dépôt que le Christ a confié à son Eglise ; de croire exactement à tous les enseignements du Maître, de pratiquer ses préceptes, de vivre de son esprit et de sa grâce, d'user en un mot de tous les moyens de salut qu'il a institués.

Comme le dépôt des vérités, des préceptes et des institutions du Christ a été altéré, dans le cours des siècles, là par des additions humaines et des erreurs, ici par des soustractions, les anciens-catholiques se sont proposé, dès l'origine de leur mouvement, de dégager ce divin dépôt de toutes les additions en question et d'y rétablir les vérités soustraites. Ce but gé-

¹⁾ Voir la *Revue* d'octobre 1904, p. 619-631.

néral a été le but commun de toutes les Eglises qui se sont détachées de la papauté romaine, coupable à leurs yeux d'avoir altéré les doctrines évangéliques, et qui ont voulu rendre à l'Eglise chrétienne sa pureté primitive. Toutes les Eglises indépendantes de Rome sont unies entre elles sur ce point. Ce qui les distingue les unes des autres, c'est, premièrement, le procédé qu'elles suivent pour atteindre à ce but, procédé différent dans chacune d'elles, et, secondement, ce sont les résultats auxquels chacune est arrivée par le critérium qu'elle a employé ou le procédé qu'elle a suivi. Toutes n'ont pas été également heureuses, et c'est ici surtout, sur le terrain des résultats, qu'elles se distinguent et même se différencient.

Donc, l'Eglise ancienne-catholique est *une Eglise catholique*, qui légitime son titre de catholique : 1° parce qu'elle professe tout ce que le Christ a enseigné, pratique tous les préceptes qu'il a imposés et tous les moyens de salut qu'il a institués ; 2° parce que, pour reconnaître ces enseignements, ces préceptes et ces moyens de salut, elle recourt au critérium catholique tel qu'il apparaît dans la tradition universelle de l'ancienne Eglise, notamment dans Tertullien, Vincent de Lérins, etc. : « cela est catholique qui a été cru partout, toujours et par tous » ; 3° parce que, de fait, elle a la conscience de se servir de ce critérium d'après toutes les règles d'une saine critique historique, philologique et exégétique, et que les résultats auxquels elle est ainsi arrivée lui paraissent d'une exactitude irréprochable.

Il est donc manifeste que l'Eglise ancienne-catholique, en s'organisant sur cette base et d'après cette norme, n'a pas fondé une nouvelle Eglise ; qu'elle ne s'est pas séparée de l'Eglise catholique véritable, mais seulement de la *papauté romaine*, et cela parce que la papauté romaine a violé la foi catholique, la morale catholique, la constitution de l'Eglise catholique. Restée dans l'Eglise catholique dont elle n'est qu'une partie, l'Eglise ancienne-catholique n'est donc coupable ni d'hérésie, ni de schisme ; et si la papauté romaine l'en accuse, c'est qu'elle en est elle-même coupable, c'est qu'elle a elle-même violé le dépôt des enseignements divins par des dogmes erronés, par des préceptes antichrétiens et par des pratiques superstitieuses. La démonstration en est faite, aux yeux de toutes les Eglises et du monde savant.

2° Une distinction importante à faire entre l'Eglise romaine et l'Eglise ancienne-catholique, est dans la notion qu'elles ont l'une et l'autre de l'Eglise chrétienne.

L'Eglise romaine tend de plus en plus, depuis que Newman a lancé sa théorie du « développement » et que les partisans romanistes de cette théorie en font une application aussi étrange qu'est celle de MM. Loisy et Denis, l'Eglise romaine tend de plus en plus, dis-je, à représenter l'Eglise comme le résultat des faits politiques, sociaux et religieux, accomplis depuis l'établissement du christianisme, dans le cours des siècles, jusqu'à nos jours; résultat que l'on ne saurait apercevoir ni dans l'Evangile, ni dans les temps apostoliques, mais qui a été réalisé peu à peu, suivant les circonstances, circonstances très troublées, remplies de passions et de vices, on l'avoue, mais qui ont imposé aux chrétiens, à ceux de Rome surtout, une attitude, des procédés, des enseignements, des actes, des compromis, une discipline, qui sans doute sont loin d'être parfaits, mais qui sont des faits accomplis, inévitables, et dans lesquels il faut voir le doigt de Dieu, puisque sans ces compromis, sans ces procédés, le christianisme aurait été étouffé par le paganisme, les communautés chrétiennes auraient été dispersées, paralysées, sans lien entre elles, sans force qui les groupât. C'est ainsi que la papauté a surgi, et il faut évidemment voir en elle l'œuvre de Dieu et le développement divin de l'Eglise; car, sans elle, la religion du Christ aurait évidemment péri. La papauté comme institution n'est pas dans l'Evangile, on le reconnaît; des paroles du Christ à Pierre il est impossible de la déduire logiquement. Mais ce que le Christ n'a pas fait, la Providence de Dieu l'a fait ensuite; et ce que la Providence de Dieu a fait, est évidemment un développement divin, donc légitime, de l'Evangile ou du christianisme. Telle est la notion que la nouvelle école romaniste se fait de l'Eglise, Eglise qu'il ne faut pas chercher à découvrir dans les Evangiles, mais que la force des choses et des événements a produite.

Les anciens-catholiques repoussent cette explication comme dénuée de toute base solide¹⁾. Un telle fantaisie n'est que la consécration du fait accompli. Cette école appelle force des

¹⁾ Voir l'étude détaillée que la *Revue* publiera sur cette question dans la prochaine livraison.

choses et Providence divine ce qui n'est que le jeu coupable des passions les plus criminelles et des maximes les plus erronées. Telle est, effectivement, l'origine de la papauté; mais, au lieu d'y voir un développement chrétien, nous n'y apercevons qu'une corruption du christianisme. A cette papauté qui n'a rien de l'esprit du Christ, nous disons, comme autrefois le Christ à Pierre: «Vade retro me, Satana» (*Marc VIII, 33*). Cette papauté, en effet, ne comprend que les choses qui sont des hommes, et non celles qui sont de Dieu; elle connaît les intrigues humaines, les roueries de la politique, et elle sait les exploiter à son profit; mais ce n'est point là établir le royaume de Dieu parmi les hommes.

Pour définir exactement la notion de l'Eglise chrétienne, les anciens-catholiques en appellent à l'Écriture sainte et à la tradition universelle. Ils citent en premier lieu ce que le Christ a dit de son Eglise, les symboles sous lesquels il l'a représentée à ses disciples; puis l'idée que ceux-ci s'en sont faite, et les explications qu'en ont données les Pères. Telle est la base historique, absolument objective, de leur définition de l'Eglise. C'est aux fidèles à se conformer à cette notion; c'est à eux à respecter l'épouse du Christ, et non à lui imposer leurs coupables desseins. J.-C. n'a donné à aucun apôtre le droit d'établir dans la société de ses disciples une institution de gouvernement, à l'instar des gouvernements politiques; il a même condamné expressément cette ambitieuse tentative. Les anciens-catholiques, conformément à la doctrine de l'ancienne Eglise, considèrent l'Eglise comme une société spirituelle, d'ordre exclusivement religieux, dont l'unique but est de se sanctifier dans l'esprit du Christ, par la profession de ses enseignements divins et par la pratique de ses sublimes vertus; son culte et sa discipline tendent exclusivement à ce but. Leur Eglise est donc, comme telle, étrangère à toute politique. Elle ne reconnaît d'autre chef que le Christ. Ses évêques et ses prêtres ne sont que ses ministres; loin de dominer les fidèles, ils doivent être leurs serviteurs, ne se distinguant d'eux que par une plus grande obéissance aux préceptes du divin Chef et aux règlements de l'Eglise. Elle s'administre elle-même, et ne se décharge de ce soin sur aucun membre de sa hiérarchie.

3° La pierre angulaire de l'édifice ancien-catholique est le Christ seul. Autour du Christ sont les fidèles, qui tous sont les membres de son corps. C'est ainsi que le noyau de l'Eglise est la paroisse, l'Eglise générale ou universelle n'étant que la totalité des paroisses. Chaque paroisse a son prêtre ou des prêtres, et les paroisses d'un territoire plus ou moins étendu sont unies entre elles sous la « surveillance » d'un évêque. De même que toute paroisse a son conseil paroissial, ainsi tout diocèse a son conseil synodal et son synode. L'Eglise étant une société, ou une « communauté » de sociétés unies entre elles par la même foi, par la même morale, par les mêmes sacrements, il est naturel que l'administration ecclésiastique soit synodale.

Dans l'Eglise ainsi comprise, il n'y a pas de membres passifs; tous doivent être actifs, parce que tous, ayant reçu la vie divine au baptême, doivent agir en conséquence. Cette action de tous et de chacun a pour but la garde du dépôt divin, ainsi que le travail de sanctification que chacun doit opérer sur lui-même, avec irradiation de ses vertus personnelles sur ses frères et des vertus de ses frères sur lui; cette coédification de tous en Christ est précisément la raison d'être de l'Eglise, et non une prétendue domination de celle-ci ou d'une papauté sur les Etats et les nations, sous prétexte de les conduire au salut éternel comme un chef d'armée conduit ses troupes à la victoire... ou à la défaite.

Chez les anciens-catholiques il n'y a donc pas une catégorie de fidèles appelée l'Eglise enseignante, et une autre appelée l'Eglise enseignée. Tous ses membres sont enseignés par le Christ; tous doivent témoigner de leur foi et faire écho aux enseignements du Christ. Les évêques et les prêtres sont particulièrement chargés de prêcher ces enseignements et non d'autres; s'ils y ajoutent leurs explications, c'est à leurs risques et périls. Les fidèles étant actifs et témoins de la foi, gardiens eux aussi du dépôt divin, ont le droit et le devoir de contrôler ces explications et de n'en faire usage que dans l'intérêt spirituel de leur âme.

Cette vie ecclésiastique étant collective, exige le concours de tous pour la prospérité des œuvres paroissiales et pour l'édification des offices religieux. C'est pourquoi les conseils paroissiaux sont chargés de veiller à ce que les cours de

religion soient régulièrement donnés aux enfants, à ce que les pauvres et les malades soient visités et secourus, à ce que les chants religieux soient édifiants, etc. On voit par ces détails combien le pasteur, chez les anciens-catholiques, est uni intimement aux fidèles : *plebs adunata sacerdoti*, suivant l'expression de St. Cyprien. De là l'affection reconnaissante dont il est l'objet et la légitime popularité dont il jouit, partout où il remplit consciencieusement ses devoirs. L'évêque n'est que le premier des prêtres. Il ne porte ni titres mondains, ni décors pompeux et vains; il n'a rien du prince-évêque qui se pavane dans ses rentes et ses colifichets. Il n'a rien non plus du moine enfermé dans son couvent; il doit, au contraire, visiter sans cesse les paroisses confiées à ses soins, et pourvoir de près à leurs besoins spirituels. Cette activité apostolique peut d'ailleurs se concilier avec la piété, voire même avec l'austérité.

Bref, l'Eglise ancienne-catholique se caractérise par le rétablissement qu'elle fait de la constitution de l'Eglise primitive : premièrement, en ce qu'elle rend aux simples fidèles tous leurs droits ecclésiastiques, toute leur dignité de membres actifs de l'Eglise, droits et dignité que la hiérarchie romaine a confisqués à son profit, attirant à elle toute l'activité et toute l'autorité et réduisant ses subordonnés au rôle de simples machines passives et aveugles; secondement, en même temps qu'elle rend aux simples fidèles la place qu'ils doivent occuper dans l'Eglise, l'Eglise ancienne-catholique trace à la hiérarchie, telle que le Christ l'a établie, les limites dans lesquelles elle doit exercer son ministère et qu'elle ne doit pas franchir. Tandis que dans l'Eglise romaine la hiérarchie est à peu près toute l'Eglise, et les simples fidèles un simple troupeau bêlant et obéissant, dans l'Eglise ancienne-catholique les uns et les autres sont dans l'ordre voulu par le Christ, tous actifs, avec leurs droits et leurs devoirs respectifs.

C'est ici qu'il importe de relire et de méditer cette parole si simple et si profonde de St. Paul dans sa I^{re} Epître aux Corinthiens (III, 21—23) : « Nemo gloriatur in hominibus. Omnia enim vestra sunt, sive Paulus, sive Apollo, sive Cephas, sive mundus, sive vita, sive mors, sive præsentia, sive futura; omnia enim vestra sunt; vos autem Christi, Christus autem Dei. » Telle est la véritable Eglise du Christ : les hommes ne sont rien chez elle, pas même Paul, Apollo ou Cephas; loin

que les fidèles soient pour la hiérarchie, c'est la hiérarchie qui est pour les fidèles et qui leur appartient, *omnia vestra sunt*; les fidèles à leur tour appartiennent au Christ, et le Christ à Dieu; ils n'ont donc qu'un seul Maître, le Christ, en tant qu'il est lui-même de Dieu; c'est donc par lui seul, leur unique médiateur, qu'ils sont unis à Dieu. On le voit, St. Paul répète deux fois les mots: *omnia vestra sunt*, pour en montrer l'importance, à savoir que les fidèles sont l'Eglise même, et qu'il ne s'agit pas, pour eux, d'obéir à des hommes et à une hiérarchie, mais d'obéir au Christ, pour obéir à Dieu. L'Eglise ne doit pas avoir l'esprit du monde, car elle doit dominer le monde, comme elle doit dominer toutes choses, la vie et la mort, les choses présentes et les choses futures; et encore une fois, l'Eglise est la société de ceux qui sont *non de Céphas, mais du Christ et de Dieu*.

Les anciens-catholiques n'ont pas d'autre ecclésiologie que celle-là.

4° L'Eglise ancienne-catholique a pris pied sur le terrain des huit premiers siècles, parce que l'Eglise catholique est, de fait, restée une pendant ce laps de temps. Sans doute, de nombreuses divisions ont éclaté çà et là; mais, grâce à une sage application du critérium catholique, l'Eglise d'Orient et l'Eglise d'Occident sont restées unies, durant ces huit siècles, dans la profession de la même foi objective. Ce n'est qu'au IX^e qu'est née la papauté romaine comme institution, et que la division entre les deux Eglises a commencé.

Pendant cette première période ecclésiastique, chaque Eglise particulière, tout en étant unie avec les autres, était autonome, juge de ses propres besoins spirituels, s'administrant elle-même d'après les canons de l'Eglise. C'est dire que l'Eglise ancienne-catholique revendique son autonomie et entend s'administrer elle-même. Si elle s'impose le devoir d'être fidèle au *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est*, elle réclame pour elle toutes les libertés dont les Pères ont usé dans l'ancienne Eglise indivisée: libertés théologiques et scientifiques, libertés liturgiques, libertés disciplinaires et ecclésiastiques. Il importe de remarquer, à ce sujet, qu'elle ne confond pas plus qu'on ne l'a fait dans l'ancienne Eglise les « dogmes » et les « formules dogmatiques »; qu'elle ne tient pour dogmes

que les enseignements du Christ, tandis que les formules dites dogmatiques sont des rédactions théologiques, donc humaines. Si vénérables et si vénérées qu'elles soient, elles doivent cependant être tenues pour ce qu'elles sont en réalité.

5° Etant donné que toutes les Eglises orthodoxes particulières étaient unies entre elles et ne formaient ainsi, pendant la période susdite, qu'une seule Eglise orthodoxe universelle, l'Eglise ancienne-catholique se fait un devoir de travailler activement au rétablissement de l'union entre les Eglises particulières. C'est la papauté romaine qui a été la principale cause de leur séparation. Particulièrement destinée à combattre la papauté, l'Eglise ancienne-catholique doit donc, *ipso facto*, poursuivre aussi l'œuvre du rétablissement de l'union. On voit par cette considération ce qu'il faut entendre par l'union des Eglises et par l'unité de l'Eglise. L'Eglise du Christ est *une*, parce qu'elle n'a qu'un chef, le Christ, et qu'elle est unanime à professer tous ses enseignements et à pratiquer tous ses préceptes. Mais cette Eglise une est composée de plusieurs Eglises particulières et locales, qui, tout en professant unanimement les enseignements et les préceptes du Christ, ont cependant leur discipline propre, leurs traditions spéciales, leur théologie particulière. L'unité, on le voit, n'empêche pas la multiplicité, et la multiplicité ne détruit pas l'unité. Ceux qui veulent l'union sans l'unité ou l'unité sans l'union, ne comprennent ni l'une ni l'autre dans le sens chrétien.

Convaincue qu'une l'Eglise isolée et séparée, si considérable qu'elle soit par le nombre de ses adhérents et par l'étendue du territoire qu'elle occupe, ne peut que souffrir de cette situation, s'étioler, s'amoindrir et se paralyser peu à peu, l'Eglise ancienne-catholique ne cessera jamais, quelques difficultés qu'elle rencontre, à tendre au but susdit. La séparation, loin d'avoir été voulue du Christ, est contraire à son esprit, qui est un esprit d'union: *multi unum corpus sumus in Christo* (*Rom. XII, 5*). La détérioration des âmes est manifeste dans les Eglises fermées, qui ne vivent que de leurs opinions locales et de leurs points de vue particuliers; l'étroitesse et le fanatisme, l'obstination et l'ignorance sont les suites inséparables et inévitables de ce repliement sur soi-même, qui n'est nullement le recueillement fécond dont parle le Christ. Il est un

nationalisme chauvin qui est fatal en politique et qui le devient doublement en religion, parce qu'il remplace l'amour de l'Eglise par la vanité de clocher, principe d'aveuglement et de division.

Toutefois, quelque désireuse qu'elle soit de voir se réaliser l'union, l'Eglise ancienne-calholique sait que les unions hâtives et forcées sont mauvaises; que, pour être solide et durable, l'union doit se faire dans la lumière, la conscience, la paix et la liberté; qu'il faut auparavant que les préjugés disparaissent, préjugés d'Eglises, de nationalités, de traditions, d'éducation, etc., et que de longues années et de grands efforts sont nécessaires pour un tel résultat.

6° Pour compléter ces indications, je devrais préciser la situation particulière des anciens-catholiques: 1° par rapport aux Eglises orthodoxes d'Orient; 2° par rapport aux Eglises américaine et anglicane; 3° par rapport aux Eglises protestantes; 4° par rapport à l'Eglise romaine. Mais ce travail d'analyse délicate et minutieuse me mènerait trop loin pour le moment.

En attendant, ce qui console les anciens-catholiques des obstacles qu'ils rencontrent dans l'accomplissement de leur tâche ecclésiastique, ce qui les encourage à lutter sans cesse contre les rivalités de clochers, c'est la pensée qu'ils ne sont pas inutiles dans une si grande œuvre; c'est même la confiance qu'ils ont dans l'excellence de leur cause, et la conscience qu'ils ont d'avoir déjà rendu quelques services, même aux Eglises qui les combattent. Ils savent que, si dans l'ordre physique les impondérables sont des forces extrêmement actives, plus actives même que les corps épais, massifs et lourds, il doit en être ainsi en religion surtout, où la vérité et le sentiment sont tout, la vérité et le sentiment choses qualitatives et non quantitatives, qui échappent à l'étendue et à la pesanteur, à l'œil matériel et au comput des statisticiens. Les anciens-catholiques n'oublient pas que, dans le monde de la pensée et de la vertu — et le monde religieux est essentiellement fait de pensée et de vertu —, les influences secrètes et discrètes, les courants d'esprit, de cœur et d'âme, sont l'œuvre des plus petits non moins que des plus grands. Devant Dieu, il y a place pour tous, pour les petits surtout: «J.-C. a dit: Je te rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que tu les as

révélées aux plus petits » (*Matth.* XI, 25). Le Christ a exalté les petits si souvent, qu'ils pourraient être tentés de s'enorgueillir de leur petitesse et de la petitesse de leur Eglise (*pusillus grex*).

Les anciens-catholiques savent que, de plus en plus, dans notre monde moderne, il est vrai de dire que les frontières s'effacent devant la science ; et qu'il doit en être de même de la vraie religion, la vraie religion étant fondée sur des idées vraies et sur des sentiments justes. S'il est vrai qu'une découverte scientifique appartient à tous les esprits, il n'est pas moins vrai qu'un acte de vertu, un dévouement héroïque, accompli religieusement, appartient également à toutes les âmes religieuses, et qu'ainsi l'union des Eglises s'opère peu à peu dans le secret des cœurs vraiment religieux, indépendamment des étroitesse de certaines hiérarchies.

Un savant a dit dernièrement : « L'œuvre de la science a grandi surtout depuis deux siècles, en faisant reculer devant elle l'antique ignorance, l'antique fanatisme et l'antique barbarie. Ce sont là les trésors qu'il importe désormais de multiplier, *c'est la robe blanche de l'agneau sans tache que toute race doit suivre dans l'avenir.* » Comment ne pas applaudir à un langage aussi élevé et à une idée aussi juste ? Et comment n'en pas faire l'application à la religion chrétienne, dans laquelle le véritable Agneau sans tache a été immolé pour que tous les hommes fussent frères, pour que toutes les Eglises qui se disent chrétiennes fussent unes dans sa vérité et dans son esprit ?

Oui, certes, les anciens-catholiques sont remplis de courage pour mener à bonne fin non seulement leur œuvre *théologique*, mais aussi leur œuvre *ecclésiastique*. Tout en travaillant à consolider le plus possible leurs paroisses, leurs associations, leurs œuvres ecclésiastiques, en un mot leur Eglise, ils n'oublieront pas que, plus que jamais, le devoir de toute Eglise vraiment chrétienne est de concourir de toutes ses forces à la *paix* des Eglises entre elles et à leur *union* en Jésus-Christ.

II. Leur position religieuse.

De même que, pour réformer la théologie catholique, les anciens-catholiques ont commencé par définir exactement la théologie et par la distinguer du dogme, et que, pour réformer

l'Eglise catholique, ils ont d'abord défini la vraie notion de l'Eglise catholique, ainsi, pour opérer une vraie réforme *religieuse*, doivent-ils partir d'une exacte définition de la vraie *religion*.

1° Qu'est-ce donc que la vraie religion? Avant tout, elle n'est pas la politique. Il y a de nos jours une telle immixtion de la politique dans les questions religieuses et dans la religion même, que le premier devoir, pour résoudre la question posée, est d'écarter toutes les méprises et toutes les graves erreurs qui pèsent sur la religion et sur les religions, du seul fait que leurs clergés poursuivent des buts politiques ou se prêtent à servir des intérêts politiques, là où il ne devrait être question que des intérêts religieux.

Voilà pourquoi les anciens-catholiques, tout en cherchant à vivre en paix avec le gouvernement des pays où ils sont établis, et tout en acceptant ses secours matériels là où il veut bien les leur accorder pour l'entretien matériel de leur Eglise et de leur culte, se tiennent, comme société, à l'écart de tout système politique. Ils connaissent trop les dommages que la politique a causés à la religion, à peu près chez tous les peuples, notamment chez les anciens Romains et surtout chez les peuples asservis à la Rome papale, pour s'exposer à en pâtir également. Ils aperçoivent trop clairement dans l'histoire ce grand fait, qui est en même temps une leçon de parfait bon sens, à savoir, que la religion doit vivre de religion et non de politique, pour chercher à y contredire. Donc, individuellement, ils se font une obligation de remplir consciencieusement leurs devoirs de citoyens; mais la politique, qui peut les guider dans leur vie individuelle, s'arrête à la porte de leurs églises, où il n'y a place que pour les seules choses religieuses. Autant ils sont reconnaissants envers les autorités civiles et politiques de leur pays qui leur témoignent égards et intérêt, autant ils restent, vis-à-vis d'elles, libres et indépendants dans leurs convictions et dans leurs sentiments religieux.

Disons, ensuite, que la religion n'est pas une affaire d'atavisme. Souvent on la représente comme un produit de la race et de l'éducation familiale. Les anciens-catholiques, sans méconnaître les influences de la race et de l'éducation sur le caractère des individus en général et sur leurs dispositions religieuses en particulier, cependant placent la religion à un

niveau plus élevé, de l'ordre essentiellement et exclusivement spirituel. Ils se séparent de ces catholiques dont M. G. de Courçais a dit, dans les *Annales de philosophie chrétienne* (novembre 1904, p. 207-210) : « Chez les bons(?), l'adhésion machinale et irraisonnée, je dirais presque l'adhésion atavique au catholicisme... Routiniers poussés par le louable instinct d'une règle morale vers le catholicisme, ... mais leur vie n'en est nullement imprégnée; elle se passe à côté de lui, mais pas en lui; ils se bornent à en pratiquer les cérémonies d'apparat : baptême, mariage et enterrement. Ce sont des catholiques de recensement. » M. de Courçais a raison de s'élever contre eux, et de demander « que la religion catholique ne devienne pas un musée historique. » L'Eglise ancienne-catholique, comme toutes les autres Eglises, compte malheureusement des membres indifférents; mais il faut lui rendre cette justice, qu'elle combat énergiquement la routine et la piété mécanique. Le mécanisme dit religieux, elle le voit dans le prétendu dogme de l'infaillibilité du pape, d'après lequel il suffit que le pape parle *ex cathedra* pour que sa parole soit, *ipso facto*, un dogme divin! Elle le voit dans l'*ex opere operato* des théologiens scolastiques, dans leur théorie de la production physique de la grâce, dans les pouvoirs magiques du sacerdotisme papal, dans l'ouverture du ciel par les indulgences papales, etc., et elle condamne toutes ces erreurs. L'Eglise ancienne-catholique a su s'exposer aux attaques d'ennemis puissants, et ce n'est pas dans ses rangs que l'on trouvera les chrétiens craintifs, timorés, pleins de respect humain, qui n'osent pas rompre avec l'Eglise du mensonge, de crainte de nuire à leur commerce, à leur position sociale, de s'exposer aux railleries de la majorité, etc. Sous ce rapport, elle a fait ses preuves. Elle estime que la religion n'est ni une affaire d'intérêt, ni une affaire d'hypocrisie et de servilisme, pas plus que de parti politique et social.

2° Aux yeux des anciens-catholiques, la religion est, essentiellement et avant tout, une affaire de *conscience*.

Qu'est-ce que la conscience? N'est-elle que *sentiment*? Non. Elle implique le sentiment, sans aucun doute, mais aussi le *savoir*. Le mot même en fournit la preuve : *conscientia, cum scientia*. Non pas qu'il faille être savant pour être consciencieux. La science est un savoir étendu, élevé, profond, auquel

tous les hommes ne peuvent pas atteindre; mais tous peuvent et doivent posséder un certain savoir, et c'est ce savoir qui est à la base de la conscience.

La conscience religieuse doit savoir, dans une certaine mesure, minimale si l'on veut, mais cependant certaine et moralement suffisante, qu'il y a un Dieu, cause première de l'univers; que l'homme possède une âme pensante, aimante, voulante; que l'homme dépend de Dieu; que cette dépendance doit établir un lien de pensée, d'amour, de volonté, donc de conscience, entre lui et Dieu. Or, la religion est ce lien spirituel. La religion est donc, avant tout, une idée, idée rationnelle et logique, qui repose sur des vérités parfaitement philosophiques et scientifiques. De cette idée consciente et plus ou moins réfléchie, mais qui en tout cas peut être très réfléchie et très ferme, découlent des sentiments à la fois moraux et religieux, qui, logiquement, tendent à des actes extérieurs de l'ordre moral et religieux. Et c'est ainsi que la religion, bien comprise, est d'abord une idée, puis un sentiment moral, enfin une action ou un ensemble d'actions ayant un caractère spirituel, donc rationnel, moral et religieux. Donc, la religion vraie ne doit pas être une simple affaire de sentiment, mais d'abord une conviction, puis un sentiment, enfin une action. Donc la religion vraie, positive, implique des principes et une doctrine, des sentiments et de la piété, des actes cultuels et des œuvres religieuses.

Précisons encore davantage.

La conscience est faite, en quelque sorte, de trois amours : l'amour du vrai, l'amour du beau, l'amour du bien.

La science est une connaissance plus ou moins étendue du vrai, mais elle n'en est pas toujours l'amour. L'art est la connaissance du beau, mais il n'en est pas non plus toujours l'amour. Tandis que la conscience est, avant tout, l'amour du bien; et comme le bien est fondé sur le vrai et sur le beau, elle est aussi, nécessairement, l'amour du vrai et du beau.

Faire une chose que l'on croit bonne, mais la faire en mentant, ou en y joignant de vilains motifs, de vilains détails, ce n'est pas faire le bien. Pour faire vraiment le bien, il faut le bien faire, c'est-à-dire le faire dans la vérité et selon toutes les conditions de la beauté morale. Pourquoi? Parce que le bien présuppose le vrai et le beau.

Or, l'amour de la vérité est beaucoup plus rare qu'on ne pense. Souvent on cherche à se duper soi-même (et on n'y réussit que trop), pour se persuader que c'est bien la vérité qu'on aime et qu'on cherche, lorsqu'en réalité c'est soi-même qu'on aime, son amour-propre, sa vanité, ses intérêts, sa satisfaction, ou les intérêts de son parti, de son entourage, de sa société — ce qui est aussi une manière de s'aimer soi-même.

Aime-t-il la vérité, celui qui soutient obstinément une opinion, sans prendre la peine de la contrôler, de l'étudier dans son origine et dans ses sources, et qui prétend avoir raison quand même, malgré ceux qui, ayant fait ce contrôle et cette étude, lui donnent la certitude qu'il se trompe? Non, une telle obstination est aveugle; elle ne saurait être un indice de l'amour de la vérité.

Aime-t-il la vérité, celui à qui on démontre clairement son erreur, et qui, incapable de répliquer, refuse pourtant d'avouer qu'il s'est trompé et s'opiniâtre dans sa prétendue conviction? Non: une telle opiniâtreté n'est que de l'entêtement, et non de l'amour de la vérité.

Aime-t-il la vérité, celui qui, à toutes les preuves qu'on accumule sous ses yeux pour lui montrer la vérité, croit leur faire face victorieusement, non pas en en réfutant une seule, mais en rabâchant toujours les mêmes redites déjà cent fois réfutées? Non: ces répétitions nouvelles d'erreurs anciennes sont l'amour de l'erreur et non de la vérité.

Aime-t-il la vérité, celui qui refuse de se rendre sous prétexte que ce serait une humiliation pour lui, ou pour son parti, ou pour son pays, ou pour son Eglise, ou pour sa religion? Non: ce refus n'est qu'une des mille formes de l'orgueil et non l'amour de la vérité.

Donc l'esprit de religion, étant un esprit de conscience, doit être un esprit de sincérité, de droiture et d'humilité. Spirituel, il est en même temps moral; vérace, il est en même temps honnête; attaché à ce qui est vrai, beau et bien, il est, par cela même, attaché à tout ce qui *doit* être. L'homme religieux est donc, naturellement, un homme de vérité et un homme de devoir; et s'il n'est ni l'homme de la vérité ni l'homme du devoir, c'est qu'il n'est pas un homme de religion, mais un homme de mensonge et d'hypocrisie.

Voilà pourquoi tout homme de conscience respecte tout homme de conscience, à quelque religion qu'il appartienne. Les hommes de conscience se reconnaissent partout et toujours entre eux ; et en se reconnaissant, ils s'estiment et s'aiment les uns les autres. Aussi la religion vraie est-elle une force unitive et fraternelle ; et là où la religion divise, c'est qu'elle n'est pas vraie, ou que ceux qui sont censés lui être attachés ne sont pas des hommes de conscience.

Bien plus, la conscience, voix de la raison pratique, de la sagesse, du devoir et de la morale, est aussi, en chacun de nous, la voix de Dieu. Chaque enfant bien né entend en lui-même la voix de son père. Dieu, le Père céleste, parle à la raison et au cœur de tous ses enfants. Aussi la conscience développée, celle qui a pleine « conscience » d'elle-même, de sa dignité et de sa grandeur, a-t-elle, outre un caractère moral, un caractère religieux et divin. Elle n'est pas Dieu, mais elle a Dieu en elle, même lorsqu'elle fait trop de bruit pour l'entendre, et elle doit de temps en temps faire trêve à ses affaires personnelles pour donner attention aux affaires du Père céleste.

Telle est la notion de la religion chez les anciens-catholiques. De même que, dans leur notion de l'Eglise, ils ont fait entrer, dans une grande mesure, les droits et les devoirs du simple fidèle, ainsi, dans leur notion de la religion, ils ont fait une place considérable à la conscience individuelle. N'est-ce pas logique ? Comment les simples fidèles pratiqueraient-ils leurs droits et leurs devoirs, et pourraient-ils concourir activement à rendre à l'Eglise sa vitalité normale, s'ils n'étaient d'abord des hommes de conscience droite, éclairée et profondément religieuse ?

3° Toutefois, ce n'est là que la première étape dans la marche réformatrice : étape philosophique et morale de l'ordre purement naturel. Il en est une seconde, de l'ordre surnaturel et chrétien. Car les anciens-catholiques sont religieux, non seulement comme *hommes*, mais encore comme *chrétiens*. A la raison philosophique et scientifique que l'école a développée en eux, ils joignent la foi dogmatique et morale que l'Eglise universelle, gardienne du dépôt du Christ, leur a enseignée. S'ils insistent, dans l'instruction religieuse qu'ils donnent à leurs enfants, sur les principes naturels, rationnels et moraux

de la religion en soi, ce n'est pas pour dérober de la place aux vérités surnaturelles du christianisme et pour les amoindrir; c'est, au contraire, pour solidifier davantage celles-ci, en les faisant reposer sur des assises plus inébranlables, les assises mêmes du bon sens et de l'évidence rationnelle. Puisqu'on a fait une différence entre « rationaliste » et « rationnel », les anciens-catholiques répudient, eux aussi, l'épithète de « rationalistes », mais ils revendiquent avant tout celle de « rationnels »; en ce sens que les vérités de foi surnaturelle qu'ils tiennent du Christ, ils les comprennent dans leur sens éminemment *rationnel* (le Verbe de Dieu étant la *Raison* même de Dieu), et non selon les interprétations *déraisonnables* que des théologiens leur infligent trop souvent. Si, d'une part, ils disent: « Rien contre la conscience », ils disent aussi, d'autre part: « Tout selon la conscience », parce que la conscience est la raison même et, partant, la voix même du Créateur. Et le Créateur est aussi le Rédempteur. Le Christ, qui est Dieu (par la nature divine personnellement unie à son humanité), ne saurait être contre le Créateur, ni le Créateur contre le Christ. Aussi tout est-il supérieurement rationnel et divinement sage dans le christianisme bien compris; et il ne saurait en être autrement, Dieu ne pouvant être en contradiction avec lui-même, soit lorsqu'il crée le monde, soit lorsqu'il le conduit au salut.

Le christianisme nous apparaît ainsi comme la religion à la fois la plus humaine et la plus divine, la plus rationnelle et la plus digne de foi, la plus morale et la plus sainte.

Si le christianisme a été déformé, c'est qu'on l'a détaché du Christ pour l'attacher à un homme, son prétendu vicaire; c'est qu'on a remplacé son chef naturel, le Verbe incarné, par un faux chef, le pape; c'est qu'on a substitué aux dogmes du Fils de Dieu des dogmes humains qui sont des erreurs; c'est qu'on a introduit dans ses sacrements des cérémonies qui poussent à la superstition et non à l'adoration en esprit et en vérité. Donc, pour rendre au christianisme sa vraie forme, son éclat, sa beauté divine, il était et il est nécessaire de remettre en plus grande lumière le Christ son vrai Maître, son Médiateur unique, son unique Pontife, son Evêque des âmes, son Sanctificateur, sa Lumière, son Sauveur. Il était et il est nécessaire de proclamer de nouveau et plus haut que

jamais que le salut est en lui seul, et non dans un homme ; nécessaire de lui rendre sa place dans le dogme, en n'entendant plus d'autre voix que la sienne, car c'est lui qui est la lumière du monde ; nécessaire de lui rendre sa place dans les sacrements, en ne voyant plus dans les symboles que la réalité symbolisée, sa grâce divine, car c'est lui qui est le seul sanctificateur ; nécessaire de lui rendre sa place dans l'Eglise, en ne s'attachant qu'à lui, car c'est lui seul qui est le bon pasteur.

Tel est le vrai christianisme : le christianisme avec le Christ, et non pas le christianisme sans le Christ ; le christianisme avec le Christ, Verbe de Dieu qui s'est fait homme, et non pas avec le Christ, homme qui s'est fait Dieu. Tel est le christianisme des anciens-catholiques dans sa signification générale.

4° Je dis « dans sa signification générale » : car ce n'est là qu'une indication sommaire. Elle devrait être développée aussi complètement que l'exige un sujet aussi grave. Mais c'est tout le *Traité du Christianisme* et tout le *Traité du Supernaturel, de la Révélation et de la Grâce*, qu'il faudrait transcrire ici. La place me manque évidemment. Qu'il suffise, pour terminer cette étude, d'appeler l'attention sur les points suivants :

a) Les anciens-catholiques combattent très nettement tous les pseudo-christianismes, soit de gauche, soit de droite, qui se sont manifestés et qui se manifestent encore de nos jours. J'appelle pseudo-christianismes de gauche, les systèmes prétendus chrétiens où l'on enlève au Christ sa divinité, pour ne faire de lui qu'un homme, très saint il est vrai, mais rien de plus ; et pseudo-christianismes de droite, ceux où, sous prétexte de mieux confesser et de mieux glorifier la divinité du Christ, on nie ou fausse sa véritable humanité, et où, pour atteindre à ce but déjà poursuivi par les docètes et par les hérésies qui se rattachent au docétisme, on accueille, aux mépris des règles de la critique et de l'histoire, les légendes les plus invraisemblables et les plus compromettantes pour le vrai christianisme ; car si le Christ n'est pas réellement un homme de notre race, ses mérites ne sauraient nous être applicables ; ce n'est pas nous qui aurions été sauvés en lui, mais une hu-

manité factice; dès lors il ne saurait nous servir de modèle pratique, notre humanité étant d'un autre ordre que la sienne¹). Les anciens-catholiques se tiennent strictement dans cette *via media* qui apparaît si clairement dans l'histoire des dogmes, et qui est restée constamment à égale distance de toutes les erreurs extrêmes, erreurs provenant soit de soustractions, soit d'additions. Leur maxime première est dans ces paroles de Paul: *Depositum custodi (I Tim. VI, 20). . . Licet nos, aut angelus de caelo evangelizet vobis, praterquam quod evangelizavimus vobis, anathema sit (Gal. I, 8).*

b) Les anciens-catholiques, tout en défendant les vrais dogmes chrétiens, s'efforcent d'éviter les subtilités d'une vaine scolastique. S'ils y entrent quelquefois, c'est uniquement pour réfuter les théologiens qui les entraînent sur ce terrain. Ils préfèrent expliquer les dogmes dans leur signification morale, de manière à convertir en chaleur la lumière qui s'en dégage, et à les faire ainsi concourir à l'action religieuse et à la sanctification des âmes. Voir, sur ce point, les *Lettres pastorales* de leurs évêques, ainsi que les *Prédications* de M. l'évêque Herzog.

Et en cela, ils croient être dans le véritable esprit du Christ, qui n'est pas un esprit de subtilité stérile, mais un esprit de sainteté. Ils en appellent, sur ce point, à maintes paroles du Christ, qui sont aussi claires et aussi formelles que possible, ainsi qu'aux épîtres de St. Paul, qui toutes sont essentiellement morales, remplies de conseils de vertu et de piété.

c) Le christianisme est, en soi, si vaste, si étendu, si profond, qu'il est difficile d'en résumer l'essence. Mais, si cela était nécessaire, je crois que les anciens-catholiques n'hésiteraient pas à voir dans le christianisme, comme idées principales et fondamentales: 1° la formule même que le Christ a donnée à ses apôtres et autour de laquelle tous les rédacteurs de symboles dogmatiques ont toujours groupé leurs explications: «Au nom du Père, et du Fils, et du Saint Esprit» (Matth. 28, 19). Toute l'essence du christianisme est dans ces trois mots: Si Dieu est Père, tous les hommes sont ses enfants, tous doivent être frères d'une fraternité divine. Si Dieu est

¹) Voir, dans la *Revue*, le n° XIX, 1897, p. 486-505, *le Christ et le christianisme* (réfutation de M. Aug. Sabatier); le n° XLIV, 1903, p. 658-678, *Pseudo-christianisme*.

Fils, Concept, Sagesse, tous doivent aimer et chercher la vérité, tous doivent s'éclairer les uns les autres et non se tromper, tous doivent porter haut le flambeau de la sagesse, non de la sagesse abstraite mais de la sagesse vivante et faite homme. Si Dieu est Esprit de sainteté, tous doivent vivre d'esprit, de sainteté, de justice, d'amour. Au nom du Père qui est la Vie absolue et l'Energie infinie, au nom du Fils qui est la Vérité absolue et la Lumière infinie, au nom du Saint Esprit qui est le Bien absolu et la Charité infinie, il faut agir, travailler, vivre et mourir saintement ! — 2° L'essence du christianisme peut encore être aperçue dans la doctrine du salut individuel et du salut universel, ainsi que dans la doctrine de la spiritualisation des choses de ce monde, et dans leur universalisation ; en ce sens que ce n'est pas seulement la race ou l'espèce humaine qui est appelée à l'immortalité et au salut, mais l'individu, et non seulement une catégorie d'individus, mais tous, suivant cette parole : Le Christ est mort *pour tous les hommes*. Donc salut individuel et conscient, salut universel et conscient. Et ce premier point indique déjà, à lui seul, la supériorité du christianisme sur toutes les autres religions ; car aucune autre n'a appelé les hommes au salut personnel et collectif, avec cette clarté, avec cette assurance, avec cet amour. De plus, tandis que les esprits inférieurs matérialisent toutes choses et abaissent l'esprit devant la lettre mal comprise, le christianisme tend à tout spiritualiser et à affranchir l'âme du double joug de la lettre et de la loi : *littera occidit, spiritus vivificat... Verba mea spiritus et vita sunt*. Et cette libération de la vérité par le triomphe de l'esprit, cette libération des âmes par le triomphe de la vérité, doivent devenir universelles, donc en toutes choses et pour tous : tel est le véritable universalisme spirituel, le véritable catholicisme, qui est la marque du vrai christianisme. Aussi rien n'est-il à la fois plus humain et plus divin, plus vrai et plus sublime, que le christianisme.

d) Les anciens-catholiques réclament donc le christianisme *intégral, complet, universel*. Tel est leur catholicisme. On voit, par cette seule explication, combien leur catholicisme, qui est celui de l'Eglise chrétienne primitive, est étranger à l'idée fantastique d'un catholicisme « par le pape » !

Selon eux, le christianisme intégral, universel ou catholique, est à la fois traditionnel, évolutif et progressif :

Il est *traditionnel*, en ce sens qu'il est le christianisme même, tel que le Christ l'a établi, tel qu'il l'a transmis à ses apôtres et à ses disciples, et tel que ceux-ci l'ont transmis à toutes les Eglises particulières qu'ils ont fondées. C'est sur ce fait de la tradition « universelle, constante et unanime » que le vrai christianisme historique repose inébranlablement, comme un dépôt sacré et divin que toutes les Eglises fidèles gardent et transmettent, et qu'aucune d'elles n'altère.

Il est *évolutif*, en ce sens que les vérités de ce dépôt divin doivent être toujours de mieux en mieux comprises, toujours plus claires, toujours mieux mises en pratique. Elles restent les mêmes objectivement, sans augmentation matérielle ni diminution; mais subjectivement, dans l'âme des fidèles, elles évoluent, en ce sens que les esprits, à mesure qu'ils deviennent plus instruits, en aperçoivent davantage la vérité, l'étendue, la profondeur, la sublimité, et en tirent les conséquences pratiques pour leur propre sanctification. C'est ainsi que la plante, d'abord petite, devient arbre, sans aucune altération de sa nature, de sa sève, de sa fleur, de son fruit. Chaque dogme reste ce qu'il est dans son entité propre, tel que le Christ l'a enseigné; mais, tout en restant ce qu'il est, il est mieux compris par les intelligences chrétiennes qui évoluent. Mieux compris par elles, il rayonne davantage sur elles et les éclaire davantage; et mieux éclairées par lui, elles le font briller davantage sans le modifier en quoi que ce soit.

Donc, le christianisme vrai est aussi *progressif*, dans le sens qui vient d'être expliqué. Il ne s'agit ni de la fausse évolution romaniste, qui est une altération des dogmes anciens par de prétendus dogmes nouveaux; ni du faux progrès romaniste, qui n'est qu'une augmentation matérielle et numérique, mais en même temps une dégénération au point de vue qualitatif, la doctrine niée et repoussée par les fidèles des premiers siècles devenant la doctrine affirmée et crue par les romanistes de nos jours. Le Christ était hier, il est aujourd'hui ce qu'il était hier, et il sera dans les siècles ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il était hier; et il en est de même de ses éternelles vérités et de son immortelle religion. C'est nous, hommes, créatures faibles qui devons croître sans cesse en intelligence, en sagesse et en vertu devant Dieu et devant les hommes, c'est nous qui devons nous approprier toujours davan-

tage les trésors de cette divine religion, en nous spiritualisant et en nous universalisant. Etant objectivement parfaite, cette religion n'a pas besoin de changer ; mais nous, qui sommes objectivement imparfaits et qui devons obéir à la loi de succession, d'évolution et de progrès, c'est nous qui devons évoluer, croître et progresser ; et on ne saurait assez le redire, la loi du progrès chrétien et de l'évolution chrétienne, c'est la spiritualisation de toutes les choses chrétiennes : d'une part, maintenir par une vraie tradition le dépôt divin, et d'autre part, l'expliquer selon l'esprit et l'appliquer selon l'esprit.

Ainsi se concilient très facilement, très clairement, des vérités que Rome semble vouloir obscurcir à plaisir, mais qui n'en restent pas moins évidentes en elles-mêmes. Rome les obscurcit et les altère à son profit, parce qu'elle veut faire passer pour dogmes divins ses inventions très humaines ; parce qu'elle veut s'adjuger le pouvoir de fabriquer des dogmes, dogmes chimériques qu'elle ose qualifier de « divins » ; parce qu'elle veut les imposer, ainsi que son prétendu pouvoir, aux consciences chrétiennes. Les anciens-catholiques ne cesseront de démasquer cette tactique perverse. Déjà St. Jean a dit (I Ep. II, 18) : *Et nunc Antichristi multi facti sunt*. Les anciens-catholiques ont refusé de se laisser duper par les Antichrists. Avec la grâce du vrai Christ, ils persévéreront.

Bref, d'une part la conscience et d'autre part le Christ. Telles sont les deux grandes voix de Dieu que nous écoutons et qui nous éclairent sur le chemin de la vie, à travers les fondrières de l'erreur et les trappes du mensonge. Sur ces deux fondements inébranlables, l'un de l'ordre naturel, la conscience rationnelle, l'autre de l'ordre surnaturel, le Christ historique, nous pouvons vivre debout, prêts à combattre le bon combat et à édifier le grand édifice social et humanitaire, de lumière, de science, de foi, de charité, de justice, qui s'appelle la maison de Dieu et le temple du salut. *Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiae nostræ, quod in simplicitate cordis et sinceritate Dei, et non in sapientia carnali sed in gratia Dei, conversati sumus in hoc mundo* (II Cor. I, 12¹).

E. MICHAUD.

¹) Voir le *Catholique national* du 11 mars 1905.
